

III

Récits d'expéditions militaires. Épisodes de la guerre de Sicile.

On ne peut transporter dans une analyse ces grands récits d'expéditions dont le développement occupe une partie considérable de l'*Histoire* de Thucydide : pour leur conserver leur valeur, il faudrait les citer tout entiers. On ne peut même songer à multiplier les citations de détail. Peut-être cependant sera-t-il permis d'extraire encore des narrations qui se rapportent à la guerre de Sicile, trois passages qui font particulièrement éclater la puissance pathétique de l'historien. Le premier en présentera le brillant début ; les deux autres, la fin misérable et terrible. Cette opposition a été indiquée par Thucydide lui-même. Lui seul parlera ; aucun commentaire ne viendra affaiblir l'effet de ces grandes peintures.

Le sujet du premier morceau est le départ de la flotte athénienne¹ :

« On était déjà au milieu de l'été, quand le départ, eut lieu pour la Sicile. Auparavant l'ordre avait été donné à la plus grande partie des alliés, aux vaisseaux qui portaient les vivres, aux petites barques et à tout ce qui devait servir aux besoins de la flotte, de se réunir à Corcyre, pour partir de là tous ensemble et traverser le golfe Ionique jusqu'à la pointe d'Iapygie. Au jour fixé, les Athéniens et ceux des alliés qui se trouvaient dans la ville descendirent au Pirée, et, dès l'aurore, montèrent sur les vaisseaux pour prendre la mer. Avec eux était descendue presque toute la population d'Athènes, citoyens et étrangers. Les citoyens y venaient pour accompagner ceux qui leur étaient chers, leurs parents, leurs amis, leurs fils ; et cette foule s'avancait pleine d'espérance et gémissante, pensant aux conquêtes qu'on allait faire et se demandant si elle reverrait ceux qu'un si long

¹ L. VI, ch. xxx et suiv.

voyage allait éloigner de leur patrie. Et, dans ce moment, quand ils se virent sur le point de se quitter pour affronter de si grands périls, les craintes assaillirent bien plus vivement leurs esprits que lorsqu'ils avaient décrété l'entreprise. Cependant toutes ces forces rassemblées, et ces immenses préparatifs qu'ils avaient sous les yeux, leur faisaient reprendre courage. Quant aux étrangers et au reste de cette multitude, ils étaient accourus comme à un grand et merveilleux spectacle. Tout cet appareil, réuni pour la première fois par une seule ville, et formé de forces toutes grecques, était le plus riche et le plus brillant qu'on eût encore vu sortir d'un port. Pour le nombre des vaisseaux et des hoplites, l'expédition que Périclès avait conduite contre Épidaure et Hagnon contre Potidée n'était point inférieure, car on avait vu alors naviguer ensemble quatre mille hoplites, trois cents chevaux et cent galères fournis par Athènes, cinquante autres galères de Chios et de Lesbos, ainsi qu'un grand nombre d'alliés. Mais ces forces ne portaient que pour un court voyage et

les préparatifs n'avaient rien de remarquable, tandis que l'expédition actuelle, devant durer longtemps et destinée à combattre sur terre et sur mer, avait été préparée en conséquence. La flotte avait été équipée à grands frais par l'État et par les triérarques : l'État donnait une drachme par jour à chaque matelot et fournissait les vaisseaux vides, soixante légers et quarante de transport pour les hoplites ; les triérarques, de leur côté, avaient levé les meilleurs équipages, ajoutaient à ce que donnait le trésor un supplément de solde pour les matelots thracites et les rameurs, et, de plus, avaient décoré leurs vaisseaux de sculptures et de riches ornements ; chacun d'eux enfin avait fait les plus grands efforts pour que le sien fût le plus magnifique et le plus rapide. Pour l'armée de terre, on avait choisi dans les rôles les meilleurs soldats, et la beauté des armes et des vêtements avait été l'objet de la plus vive émulation. C'est ainsi que les Athéniens rivalisaient d'ardeur pour s'acquitter du devoir assigné à chacun d'eux, et l'on eût dit en même temps qu'ils

cherchaient plutôt à faire montre de richesse et de puissance devant les autres Grecs qu'à se préparer contre l'ennemi. Car, si l'on calcule ce que dépensèrent dans cette expédition l'État et les particuliers qui y prirent part; l'État, par les sommes qu'il avait déjà données et par ce que chacun des généraux reçut au départ; les particuliers, par les frais qu'avait faits et que dut faire encore chaque homme pour lui-même, et chaque triérarque pour son vaisseau, en y joignant les dépenses par lesquelles chacun, indépendamment de sa solde, dut se pourvoir pour une expédition aussi longue, et tout ce qu'emportèrent avec eux soldats et marchands pour les échanges : on reconnaîtra, qu'en somme, il dut alors sortir d'Athènes un grand nombre de talents. Et cette expédition ne frappait pas moins par l'audace dont elle était le signe et par la beauté du spectacle qu'elle offrait, que par l'idée de la grandeur des forces déployées contre l'ennemi qu'on allait chercher; une entreprise plus lointaine ne pouvait être tentée par les Athéniens au delà des mers, ni

une conquête plus considérable proposée à leur ambition.

« Après qu'on fut monté sur les vaisseaux et qu'on y eut placé tout ce qu'on voulait emporter, la trompette donna l'ordre de faire silence, et les prières accoutumées avant le départ furent faites, non pas isolément sur chaque vaisseau, mais en commun et par la voix du héraut; sur toute la flotte, on mêla le vin dans les cratères, et chefs et soldats versèrent les libations avec des coupes d'or et d'argent. La foule de leurs concitoyens restés sur le rivage et tous ceux des étrangers qui leur étaient favorables s'unissaient à ces prières. Après avoir chanté le péan et achevé les libations, ils levèrent l'ancre; ils s'avancèrent, d'abord disposés en coin, puis luttèrent de rapidité jusqu'à Égine. De là, ils se hâtèrent d'atteindre Corcyre, où se réunissaient les alliés qui devaient compléter l'expédition. »

Les deux autres narrations nous transportent au moment où l'armée athénienne, vaincue sur mer dans le port de Syracuse, vient de renoncer

à l'espoir de regagner sa patrie sur ses vaisseaux et cherche un refuge dans l'intérieur de la Sicile. La première¹ nous peint le départ du camp ; la seconde, le dernier épisode de la retraite.

« Quand Nicias et Démosthène trouvèrent que les apprêts étaient suffisants, trois jours après la bataille, le départ eut lieu. Non-seulement les Athéniens avaient le sentiment général de tout ce qu'il y avait d'affreux dans cette retraite à laquelle ils étaient réduits après avoir perdu tous leurs vaisseaux, et qui, au lieu du magnifique objet de leurs espérances, ne leur offrait que des dangers pour eux-mêmes et pour leur patrie : mais chacun ne pouvait quitter le camp sans être assailli par les spectacles et les émotions les plus pénibles. Les morts restaient sans sépulture, et quand on reconnaissait parmi eux quel qu'un des siens, on était saisi à la fois de tristesse et de terreur ; et ceux que les blessures ou les maladies forçaient d'abandonner vivants

¹ L. VII, ch. LXXV.

excitaient une affliction bien plus vive encore que ceux qui avaient succombé et étaient en effet bien plus à plaindre. Leurs prières et leurs gémissements causaient la plus vive perplexité. Ils demandaient qu'on les emmenât ; ils appelaient en particulier ceux de leurs amis et de leurs parents qu'ils apercevaient ; ils se suspendaient à leurs compagnons de tente qu'ils voyaient partir, et les suivaient aussi longtemps qu'ils le pouvaient ; et, quand ils s'arrêtaient épuisés et à bout de forces, ce n'était pas sans gémir encore et sans invoquer les dieux qu'ils étaient abandonnés. Aussi, plongée tout entière dans les pleurs et réduite à un état d'impuissance, l'armée ne se sentait plus la force de s'éloigner, bien qu'elle sortit d'une terre ennemie et qu'il semblât que ce qu'on avait souffert et ce qu'on craignait de souffrir encore dans un avenir incertain ne laissait plus de place aux larmes. Tous étaient d'ailleurs abattus et humiliés par les reproches de leur conscience. On eût cru voir en effet la fuite d'une ville prise d'assaut, et même d'une grande ville, car toute cette

foule, qui cheminait en même temps, ne se montait pas à moins de quarante mille hommes. Chacun emportait soi-même ce qui lui pouvait être utile, même les hoplites et les cavaliers, qui, contre la coutume et malgré leurs armures, avaient pris leurs vivres avec eux, les uns, faute de gens pour les servir, les autres, par défiance : car la fuite des esclaves, qui avait commencé dès le début, était alors presque générale. Encore ces vivres qu'ils emportaient ne leur pouvaient-ils suffire, car, dans le camp, il ne restait plus de provisions. Et, dans cet ensemble de misères, la pensée qu'elles étaient partagées n'apportait, malgré le nombre des victimes, qu'un adoucissement insensible, surtout quand on songeait que des débuts si brillants et si superbes avaient abouti à cette fin et à cet abaissement ! car jamais une armée grecque n'offrit l'exemple d'un pareil contraste. Ils étaient venus pour asservir les autres, et ils partaient avec la crainte de devenir eux-mêmes esclaves. Ils s'étaient embarqués au milieu des souhaits et au son du péan ; ils s'éloignaient entourés de pré-

sages sinistres. Au lieu d'être portés sur leurs vaisseaux, ils s'avançaient à pied, mettant leurs espérances dans les hoplites, et non plus dans la marine. Et pourtant la grandeur du péril suspendu sur eux leur rendait tous ces maux supportables. »

Cette retraite, si tristement commencée, devait finir plus tristement encore. Sur le passage des Athéniens, retardés par la crédulité et les hésitations de leurs généraux, les défilés, les rivières sont gardés ; des obstacles et des pièges les arrêtent à chaque pas. Bientôt Démosthène, enveloppé par les troupes syracusaines, est contraint de se rendre avec une partie de l'armée. Le lendemain, le reste des soldats, sous la conduite de Nicias, atteint, épuisé par les fatigues et les privations, les bords de l'Assinaros. Voici le récit de leurs efforts pour traverser le fleuve et apaiser leur soif au milieu du carnage que font d'eux leurs ennemis¹ :

« Le jour venu, Nicias mit son armée en

¹ Ch. LXXXIV.

marche. Les Syracusains et leurs alliés la poursuivirent de la même manière, l'accablant de tous côtés de traits et de javelots. Les Athéniens gagnaient en toute hâte le fleuve Assinaros : pressés par une nombreuse cavalerie et par le reste des troupes ennemies qui les harcelaient de toutes parts, et pensant que leur marche serait plus facile sur l'autre rive, ils brûlaient aussi d'apaiser la soif qui les tourmentait. A peine arrivés, ils s'y précipitent sans aucun ordre, et les efforts de chacun pour passer le premier, autant que l'attaque de l'ennemi qui les avait suivis, leur rendent le passage difficile. Contraints de se serrer tous ensemble, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds; embarrassés dans les piques et dans le bagage, les uns périssaient aussitôt, les autres glissaient dans la rivière. Cependant les Syracusains étaient passés de l'autre côté, et de la berge, qui était escarpée, ils lançaient leurs traits sur les Athéniens : ceux-ci, au fond du ravin, buvaient pour la plupart avec avidité et s'embarrassaient les uns les autres. En même

temps les Péloponésiens, étant descendus eux-mêmes dans le fleuve, y faisaient le plus grand carnage. L'eau fut aussitôt troublée; cependant on la buvait encore, bourbeuse et sanglante, et la plupart même se la disputaient. »

« Tels furent les événements qui concernèrent la Sicile, » dit simplement Thucydide, après avoir complété le triste récit des souffrances des Athéniens et de la destruction presque entière de leur nombreuse armée. On se demande quelles couleurs plus vives il aurait pu trouver pour peindre la chute d'Athènes, s'il avait conduit son histoire jusqu'à cette catastrophe suprême.

IV

Description de la peste d'Athènes. Rapprochements : Manzoni, Boccace, Lucrèce.

Parmi les descriptions de Thucydide, il en est une qui occupe dans son œuvre une place à part. Elle tient au sujet par des liens étroits; cependant elle ne fait pas corps avec lui comme